

## LE SABBAT DES ENFANTS DANS LE ROMAN QUEBÉCOIS CONTEMPORAIN

par Jean MARMIER

Les limites étroites imparties à cet exposé en expliquent le caractère assez schématique. Elles obligeaient à sacrifier systématiquement les nuances individuelles. Aussi les enfants ici présentés paraîtront bien décharnés -il est vrai qu'ils ont pour chef de file Jean-Le Maigre. Au reste notre propos concerne leurs traits collectifs, non les singularités qui les distinguent, voire les opposent entre eux.

Ce groupe d'enfants nés dans le roman québécois depuis une quinzaine et surtout une dizaine d'années s'insèrent mal dans les cadres psychologiques de leur âge, tels que la littérature les dessine habituellement ; autrement dit, ils se conforment mal au mythe couramment accepté de l'enfance (1), mythe que la réalité moyenne semble confirmer, en vertu peut-être d'une illusion inévitable, et en dépit de cas particuliers qui peuvent toujours dépasser la fiction.

Le phénomène que constitue la prolifération de ces jeunes personnages séduisants, inquiétants, monstrueux en bien des cas, n'a pas échappé, bien entendu, à la curiosité de la critique(2). Il reste néanmoins licite de revenir vers eux, d'autant plus qu'elle a eu tendance à les désigner comme des "jeunes" plus ou moins contestataires, sans toujours insister sur leur qualité précise d'*enfants* qui s'éprouvent comme tels, à mettre en vedette leur aspect négateur, certes important, mais non primordial, ou à les assimiler à la progéniture de Marie-Claire Blais et de Réjean Ducharme, qui compose le gros de l'escouade, mais ne doit pas cacher qu'ailleurs se dessinent des ressemblances familiales, et que les derniers venus, les "enfants du Sabbat" d'Anne Hébert, jettent une lumière rétrospective sur les aînés.

D'âge parfois très tendre, souvent mal défini lors de tel ou tel épisode, parfois entrés par le chiffre des ans dans l'adolescence, ils offrent pour premier caractère de se poser en enfants. Ou bien ils veulent à tout prix le rester, comme les héros de Ducharme (3), ou bien du moins, avant que leur existence de créatures romanesques ne tire à sa fin, ils restent en deçà des inquiétudes et des espérances propres à l'adolescence, ils ne songent nullement à se creuser une place ou à se définir une personnalité dans le monde adulte. Ils lui sont hostiles en général, ils en sont toujours séparés. Niant les valeurs enseignées, ils subvertissent les institutions, et spécialement la famille. Ils suivent leur propre énergie, de connivence avec les puissances secrètes et primitives de la vie. Ce sont là les deux faces, négative et positive, que nous distinguerons, non sans arbitraire.

Sans doute, il faut se hâter de le dire, rien n'est plus banal que l'inadaptation de l'enfant, son heurt contre les institutions et la morale des grandes personnes ; là réside même un élément constitutif de son "mythe". Mais ce qui frappe chez ceux

que nous considérons, c'est la conscience extrêmement lucide du regard jeté sur le monde adulte, la rigueur du jugement porté sur lui, la violence du sentiment de la différence. Une extraordinaire précocité de l'esprit et de la volonté permet à Bérénice, à Iode Ssouvie, à Pauline Archange, comme à Jean-Le Maigre (4) de constituer et d'affirmer leur autonomie intérieure. Sûrs d'eux-mêmes, presque tous adoptent spontanément un ton magistral. "Dans ma sagesse précoce", écrit Jean-Le Maigre, dont l'humour ne fait que souligner le sentiment de supériorité (5). Fondée sur une expérience si courte, leur philosophie semble acquise de date immémoriale. Elle présente à coup sûr une face défensive, en ce qu'elle refuse avant tout la soumission passive et l'aliénation : ne pas être "avalé" malgré soi, ne pas subir, mais provoquer, et même frapper d'abord, comme le proclame Bérénice, comme le répète Iode dressée contre "la Milliarde", c'est-à-dire l'immense chaîne des autres, ressentir les premiers soupçons de haine, avec Pauline, dès qu' "un de ces adultes au profil sournois" appelle "son enfant comme une chose lui appartenant", ou se résout au suicide pour éviter de franchir jamais les frontières de l'enfance, comme Mille Milles l'avait décidé et comme Chateaugué l'exécute (6).

Aux leçons de conduite morale et de savoir-vivre qui ne s'harmonisent pas avec leur code intérieur, ils opposent, non la simple négligence, mais l'imperméabilité. Ils se complaisent dans la crasse et la puanteur : elles leur appartiennent, ils aiment retrouver leur propre odeur, comme le note Anne Hébert à propos des "enfants du sabbat" (7). Aux tentations de délinquance les plus diverses, ils cèdent sans penser à combattre. Fortuné, dit le Septième, collectionne les titres d'admission à la maison de correction : ivrogne, voleur en tout genre, incendiaire des rideaux chez lui avant de mettre le feu à l'école ; et Jean-Le Maigre l'aide de son mieux en s'octroyant le plaisir raffiné de le sermonner. Pauline Archange vole les menues économies de sa petite cousine. Mille Milles et Chateaugué, épris de pureté, volent une robe de mariée avec le mannequin. Iode avec Inachos cambriolent la caisse tout en kidnappant leur amie Asie Azothe au camp de vacances de Saint-Anségise. Combien de vengeances terribles ou de dévastations ne médite-t-elle pas, tout comme Louissette Denis, l'amie de Pauline ? L'amoralité destructrice est aussi enracinée chez eux que chez la future sorcière Julie, fille du diable (8).

Tous élevés religieusement, ils en portent peu de traces, sauf dans le sens perversi que nous aurons à signaler. Bérénice se révolte contre Yahveh par haine de son père israélite. Les autres voient les contraintes du catholicisme comme dépourvues de signification, et remarquent plutôt les ridicules de ses ministres. Iode traiterait le Créateur de "Grand Coupable", à l'imitation de Lautréamont, si elle y croyait ; mais elle s'en tient au nihilisme métaphysique. Jean-Le Maigre et son frère le Septième craignent l'enfer, ou aiment à se faire peur de l'enfer, mais le premier mêle le blasphème cynique et candide aux bons conseils qu'il prodigue à l'autre et à ses futurs lecteurs (9).

L'école, représentée soit par l'insupportable dame Ruby que ne rachètent même pas les vers de Nelligan qu'elle enseigne à Bérénice, soit plus habituellement par le pensionnat religieux ou par la petite école élémentaire de niveau minable, sans parler de la Maison de Correction ou du Noviciat, qui sont des lieux de torture et de dépravation, fournit une cible de choix à la satire, malgré l'attrait qu'exercent sur Jean-Le Maigre les connaissances de toutes sortes, et la jeune institutrice Mlle Lorgnette (10).

C'est la famille qui, imposant la plus constante limitation, déclenche la plus obstinée récusation, non forcément la révolte ouverte, mais toujours la subversion intime ou même involontaire. Pauline Archange est réputée "n'avoir pas de cœur" aux yeux de ce qu'elle appelle le "tribunal familial", et, avoue-t-elle, "ils avaient raison, car pour eux, ce cœur... ne s'ouvrirait pas, porte d'acier derrière laquelle je pleurais pendant qu'ils frappaient des coups maladroits au dehors" (11).

La mise en accusation de la mère, sainte patronne du roman traditionnel, remonte assez loin, jusqu'au *Torrent* d'Anne Hébert ou à *Mathieu* de Françoise Loranger. Il faudrait distinguer à son égard la réaction affective simple des mal-aimés, qui n'offrirait rien de nouveau, n'était l'âpreté criminelle et forcenée avec laquelle la haine se déchaine, dans *La Belle Bête*, comme dans *Le Temps des Jeux* de Diane Giguère (12), et la réaction moins directement motivée, mais non moins rude, des autres. Bérénice, parfois transportée d'amour pour sa mère Ina, la déteste et la rejette bien plus souvent. Comme le remarque Gille Marcotte, elle tue symboliquement Mme Einberg, dite Chamort ou Chamomort, quand elle empoisonne son chat Mauriac (13). Le fragment inédit de *L'Océantume* qui vient d'être révélé nous montre Ina mourant électrocutée sur un réseau de barbelés, et sa fille conclut : "Je ne souffre pas. Je me sens bien... Après tout, c'est si petit, Ina, dans ma vie" (14). De même les "enfants du sabbat" voient flamber sans bouger la cabane abritant leur mère (15). Ils ne manquent pas de bonnes raisons pour cela, il est vrai. Même le compréhensif Jean-Le Maigre, et le bébé Emmanuel, vouent leur tendresse à la grand-mère, et accordent peu d'intérêt à leur pitoyable mère.

Si l'on ajoute que le père, sinistrement obtus en général, assez effacé, prend parfois figure d'effrayant tortionnaire (16), on peut conclure que, dans cette série de romans, la famille apparaît, à travers les rapports filiaux, comme le lieu privilégié de la haine "sucée avec le lait" (17). L'affection fraternelle y remplit une fonction de compensation : la tendresse refoulée s'y précipite. Mais alors se profile l'image de l'inceste.

L'intérêt de ces enfants pour les choses du sexe s'éveille de très bonne heure, mais se dirige, si jeunes qu'ils soient, vers deux pôles opposés : soit horreur de l'amour et de ses réalités charnelles comme chez Ducharme, soit la hardiesse cynique des initiations. Le trait marquant dans les deux cas est l'absence d'hésita-

tions ou de craintes, l'attitude décidée, lucide, nullement enfantine au sens habituel du terme, à quelques exceptions près, comme la miraculeuse innocence de Chateaugué ou les amours relativement idylliques de Jean-Le Maigre pour la petite Marthe et pour Mlle Lorgnette. Ducharme lui-même présente un peu plus que le "menu chinois de minuscules dépravations pétillantes comme de la bière" dont parle Jean Basile (18).

L'amitié flambe avec l'ardeur de la passion entre fillettes, Pauline Archange et Séraphine Lehout, Bérénice et l'énigmatique Constance Chlore. Il s'en faut qu'elle reste chaste, pour peu que s'en mêle une Louissette Denis. Un gamin de sept ans Jacquou, fascine et déprave Huguette Poire et Pauline, qui en ont six : "un prince d'initiation, mais aussi un voyou plein de saveur qui vous apprend le vice". Faut-il rappeler les jeux homosexuels quotidiens de Jean-Le Maigre avec le Septième ou Pomme, ceux qu'il permet au frère infirmier Théodule ? Et les leçons nocturnes que Louissette reçoit de son propre frère ? (19).

Le penchant à l'inceste rôde un peut partout. Mille Milles le repousse avec effort. Bérénice l'étaie avec affectation pour le plaisir de scandaliser les siens. Dans les deux cas, la tendresse fraternelle prend les dimensions d'un amour total qui comporte aussi des composantes filiales et maternelles, de même que l'attachement passionné de Colombe Colomb pour son père Christophe. Le temps d'un feu de paille Bérénice adore sa mère "comme un garçon qui aime une fille" (20). Plutôt que par le défi à un tabou, c'est par un effet de l'adhésion à l'enfance, un élan spontané et déviant de la vitalité originelle, que s'explique la tendance incestueuse. Sa source en quelque sorte panique et primitive se révèle pleinement dans l'inceste brutal, viol douloureux et cependant vite consenti par la fille, qui couronne la série dans *Les Enfants du Sabbat*, où de plus, pour faire bonne mesure, la mère le tente sur le fils et la soeur sur le frère.

Nous voici donc en présence de ces forces obscures qui émergent en nos héros et leur infusent leur énergie. Moins paroxystique, leur action inspire à l'un ou l'autre la sympathie pour la nature, pour les feuilles des arbres plus lisibles que celles des livres, pour des bêtes telles que les taureaux de *L'Océantume* ou les ondatras pris au piège dans *L'Avalée* (21). Souvent violente, elle exaspère aussi la cruauté qui brille en lueurs sauvages dans les yeux de l'infirmier Jacob, les fureurs de Louissette Denis, qui mord le confesseur, casse les assiettes sur la tête de sa mère adoptive et se promet de voir brûler les bonnes soeurs en enfer, le déchaînement de Bérénice contre les chats, contre le petit cousin trop doux pour son goût dont elle déforme le prénom en "Mordre-à-Caille" et qu'elle envoie à l'hôpital, les projets de massacre nourris par Jean-Le Maigre et le Septième à Notre-Dame de la Miséricorde, les fantômes sadiques d'Iode Ssouvie devant Asie Azothe : "sa petite bouche, je l'élargirai assez pour qu'un train y circule : j'ai la lame de rasoir qu'il faut" (22).

Elle inhibe la tendresse et la mue en indifférence insultante devant la mort de l'être cher, par un renversement très fréquent chez nos personnages, Mille Milles, Pauline et autres (23).

Mais elle leur prodigue leur don le plus précieux, celui du langage et de la poésie. Si Jean-Le Maigre est de tous le plus consciemment inspiré, tous ont besoin de prendre la parole, au point d'ailleurs de parler le livre, en tout ou en partie. Première personne à peu près irremplaçable, car il s'agit de formuler une expérience naissante, intime et éphémère. "Sans ces quelques pages, je risquais de n'avoir existé pour personne", conclut Pauline Archange (24).

S'approprier le langage par les déformations qu'ils lui infligent, esquivant le sens commun ou toute espèce de sens, forger un "béréncien" qui vaut aussi pour Mille Milles, Chateaugué, Iode, c'est essayer de le ravir aux adultes, s'entourer d'une forteresse de mots qui protège un jardin vaste comme un autre univers. Il en est de même pour le mélange subtil de clichés parodiques, de grandiloquence malicieuse, d'images délicates qui contribue à créer l'accent inimitable de Jean-Le Maigre, plus discret et peut-être plus efficace que le magma verbal de Ducharme.

Poètes par le don du langage, ils le sont aussi par la grâce du songe. Jean-Le Maigre glisse de l'extase paradisiaque au cauchemar, au fil de ses rêves demi-éveillés, rêves de patinage libre et aérien, suivi de la noyade dans les eaux "aux mains étrangleuses" ou de la condamnation à mort qui préfigure sa fin imminente. Jacob se repaît de rêves épiques et horribles, où des porcs se révoltent dans la montagne contre des géants qui ressemblent à son père : "Un jour les porcs les ont dévorés, mangés, le crâne, pris le coeur, laissé des morceaux de peau sanglante pour les aigles qui sont venus la nuit". La vocation littéraire de Pauline ne naît pas autrement : "Mon imagination écrivait de fougueux récits pendant que mon corps feignait de dormir" (25). Dans toutes les aventures d'Iode, dans celles même de Bérénice, de Mille Milles, qui pourrait découper la part de la vision fantasmagorique et celle d'une prétendue réalité ? Pas eux-mêmes en tout cas, pour qui les réseaux de l'imaginaire trament l'étoffe des jours. Croient-ils seulement, en la racontant, à l'existence de ces doubles, chéris puis sacrifiés, Constance Chlore, Gloria, Chateaugué, ou ont-ils conscience de les engendrer de leur propre substance (26) ?

De ces abandons aux forces mystérieuses jaillit le privilège, souvent reconnu au poète, de prévoir les choses futures. Jean-Le Maigre, bien assuré de le détenir, rédige des "Prophéties de famille" destinées à se réaliser infailliblement. Jacob découvre d'avance son épouvantable avenir et l'annonce en termes pleins d'une horreur illuminée ; il se voyait prisonnier "jusqu'à la fin des temps et des démons" (27).

Voilà qui introduit le dernier trait du tableau. Mais ce sont encore *Les Enfants du Sabbat* qui, en l'accentuant, l'imposent à l'attention. Une odeur de soufre flotte autour de ces personnages. Sur aucun d'eux assurément, avant Julie et Joseph, ne pèse une hérédité diabolique, Mais leurs étranges dispositions laissent soupçonner une connivence avec le surnaturel, le surnaturel sombre tapi au coeur de la nature plutôt que la divinité d'en-haut. "Journal d'un homme à la proie des démons", tel est le titre d'un récit de Jean-Le Maigre. Plus tard son auteur souhaitait "une bonne Apparition" pour étonner tout le monde, quand justement le Diable commence à lui apparaître sous la forme de Théo Crapula. Pauline se voit franchir le feu de l'enfer, se voue à l'enfer pour l'amour de Séraphine. On la déclare au reste ensorcelée, tandis que Louissette Denis est sérieusement taxée de possession, ce qui l'enchanté. Bérénice se défie de sa mère : "Sans faire exprès, elle ensorcelle, Elle a ensorcelé Christian". Mais elle-même s'éprouve comme "possédée du démon", s'écrie : "Je suis diabolique", et sent les crimes qui ont pris racine dans ses entrailles pousser et se gonfler (28). La part faite des expressions stéréotypées en pays chrétien et "sacré" il demeure une notable concentration de cohortes lucifériennes autour de proies complaisantes.

Pour conclure, c'est à une brusque évolution et presque à une inversion du mythe de l'enfance que ces romans québécois nous permettent d'assister. L'enfance devenue plus avertie et plus hostile à l'égard des adultes, s'enfoncé dans son originalité, et cependant se rapproche d'eux en ce qu'elle leur ravit certains de leurs avantages, dont elle dispose naturellement. "L'adulte est mou. L'enfant est dur", dit Bérénice (29).

Une interprétation du phénomène ne saurait être simple. En effet il ne se limite pas exclusivement au Québec. On constate ailleurs, pour des raisons diverses parmi lesquelles domine sans doute l'enseignement freudien, une insistance sur la cruauté enfantine ; on a défini ailleurs l'enfant moderne comme "l'enfant érotique" (30) ; on a imaginé "les enfants au pouvoir", etc...

Pourtant la galerie québécoise reste remarquable par son abondance et son relief. Qu'il faille la mettre en relation avec la transformation culturelle de la "révolution tranquille" ne fait pas de doute. Non pas tant parce qu'elle participe directement à la critique des moeurs et institutions anciennes. Bien que les enfants jouent un rôle quelque peu comparable à celui des Persans de Montesquieu, elle arriverait tard pour remplir cette tâche. Par son existence, elle prouve d'ailleurs la réussite de la rupture survenue, puisqu'elle est acceptée malgré ses audaces, au nombre desquelles il faut inscrire l'extravagance dont l'entoure un Réjean Ducharme. Elle représente elle-même une transposition dans l'imaginaire des refus et des découvertes, de l'aspiration à une nouvelle forme de société au Québec.

Mais de ce point de vue on peut la juger ambiguë. Ces enfants affichent des certitudes, possèdent une volonté, une énergie sauvages, proclament une indépendance native, qui semblent se ressourcer au vieil esprit du coureur des bois et le projeter vers l'avenir. D'autre part, ce sont des enfants, qui se savent plongés à la fois dans leur vraie vie et hors de la vie réelle, qui n'agissent qu'en vain, qui se sentent menacés et rongés par la fuite des jours dans l'originalité de leur être, éphémères, voués à s'éteindre au soir du sabbat -à moins toutefois d'y renaître comme la jeune sorcière d'Anne Hébert. Parce qu'ils sont pétris de cette incertitude, ils peuvent prétendre incarner quelques inquiétudes du Québec d'aujourd'hui.

### NOTES

- (1) Voir Marie-José Chombart de Lauwe, *Un monde autre : l'enfance, de ses représentations à son mythe*. Paris, 1971.
- (2) Outre les nombreux travaux consacrés à M.—C. Blais et à R. Ducharme, voir par exemple J. Cotham, "Le roman québécois et la révolution tranquille", *Archives des Lettres Canadiennes*, III, pp. 288, 291.
- (3) "J'ai seize ans et je suis un enfant de huit ans", dit Mille Mille (R. Ducharme, *Le Nez qui voque*, p.9).
- (4) R. Ducharme, *L'Avalée des avalés ; l'Océantume*. Marie-Claire Blais, *Manuscrits de Pauline Archange ; Une Saison dans la vie d'Emmanuel*.
- (5) *Une Saison*, p. 56.
- (6) *L'Avalée*, pp. 7, 15, 30 et passim ; *L'Océantume*, pp. 50-51 et passim ; *Manuscrits*, p. 17 ; *Le Nez qui voque*, pp. 22, 189, 274.
- (7) Par ex., *L'Océantume*, p. 155. *Une Saison*, p. 56. *Les enfants du Sabbat*, p. 9.
- (8) *Une Saison*, pp. 55, 56, etc. *Manuscrits*, p. 95, etc. *Le Nez qui voque*, p. 97. *L'Océantume*, p. 180.
- (9) *L'Avalée*, p. 18. *L'Océantume*, p. 76. *Une Saison*, p. 39.
- (10) *L'Avalée*, p. 18. *Manuscrits*, passim, *Une Saison*, p. 46., p. 56., p. 72.
- (11) *Manuscrits*, pp. 18-19.

- (12) *Céline, adolescente quand se déroule l'action, fait dater sa haine pour sa mère du temps de sa conception (p. 55).*
- (13) *G. Marcotte, "Réjean Ducharme contre Blasey Blasey", Etudes Françaises, n 11/3-4 (oct. 1975), p. 272.*
- (14) **Fragment inédit de l'Océantume, ibid, p. 245.**
- (15) **Les Enfants du Sabbat, p. 128.**
- (16) *Chez les cousins de Pauline ; Manuscrits, pp. 54-55. Il en est de même, hors du roman, dans les souvenirs de Claire Martin ( Dans un gant de fer, ouvrage qui a partagé le prix France-Québec avec Une saison... en 1966).*
- (17) **L'Océantume, p. 52.**
- (18) *J. Basile, Le grand Khan, pp. 145-146.*
- (19) **Manuscrits, pp. 29, 31, 62, etc... Une Saison, pp. 37-38, 93. Dans l'Avalée, Bérénice adolescente se lie avec la lesbienne Gloria.**
- (20) **Le Nez qui voque, p. 106, etc. L'Avalée, pp. 129-131, 106-110. La Fille de Christophe Colomb, "roman" en vers de R. Ducharme, p. 14, etc...**
- (21) **L'Océantume, chap. 27 sqq. L'Avalée, p. 50. Le Nez qui voque, p. 204.**
- (22) **Manuscrits, pp. 51-52, 60, 72. L'Avalée, pp. 125, 199. Une Saison, p. 71. L'Océantume, p. 16.**
- (23) **Le Nez qui voque, p. 275. Manuscrits, p. 42. Cf. la note 14.**
- (24) **Manuscrits, p. 127.**
- (25) **Une Saison, pp. 35, 74-75. Manuscrits, pp. 51, 96.**
- (26) *Voir Yves Taschereau, "le vrai Nez qui voque", Etudes Françaises, n 11/3-4 (oct. 1975), pp. 311-324.*
- (27) **Une Saison, p. 91. Manuscrits, p. 53.**
- (28) **Une Saison, pp. 39, 47. Manuscrits, pp. 29, 71. L'Avalée, pp. 24, 156, 138. De la future "femme maudite" qu'est Elisabeth d'Aulnières, on disait dans son enfance, avec plus de justesse qu'on ne pensait : "Elle a le diable au corps. Vous ne réussirez jamais à la mater" (Anne Hébert, Kamouraska, p. 52, p. 250).**

(29) **L'Avalée**, p. 249.

(30) *A. Brauner, Nos livres d'enfants ont menti. Paris, 1951. Cf. la statistique dressée par M.-J. Chombart de Lauwe, op.cit., p. 360.*